

# Jean MORENTE

**Date de l'entretien** 30 juin 2009

**Lieu de l'entretien** Villeneuve-sur-Lot, Lot-et-Garonne

**Enquêteur** Joël COMBRES et Oumar DIALLO

**JOËL COMBRES - Nous sommes le mardi 30 juin. Nous procédons à la poursuite de notre enquête sur la mémoire orale sur les Républicains espagnols. Nous sommes en compagnie de Jean Morente, qui est un fils d'une famille de Républicains espagnols exilée en France en 1939. Jean est né en 1939 à l'hôpital Saint-Cyr à Villeneuve-sur-Lot. Jean Morente, pour commencer, j'aimerais que vous nous expliquiez la vie de votre branche paternelle de votre père avant la guerre civile en Espagne. Que faisaient les Morente dans leur région natale en Andalousie ?**

**JEAN MORENTE** - Oui, effectivement, mon père est natif de la région de Cordoue, une ville qui est, à l'heure actuelle, à une vingtaine de milliers d'habitants. A l'époque, je crois que c'était quinze, seize mille, qui se prénomme Palma Del Rio. Donc, que mon père est né d'une famille de dix enfants, filles et garçons, cinq filles et cinq garçons, si je me trompe pas. Si jamais, bon, et disons que, donc, famille très, très très pauvre. Le travail du grand père Morente s'était de travailler sur les berges du Guadalquivir, et c'est-à-dire de ramasser ou d'amasser des tas de sable ou de cailloux qui devaient servir, entre autres, à refaire les chemins d'accès au château, disons au châtelain du coin. Et là, qui était le... je me rappelle plus maintenant, le... Voilà donc, que voilà toute leur vie c'était avec des mulets, donc des sacs. Et on extrayait le sable, pratiquement à la main ou avec des procédés vraiment très simples. Et on chargeait ces mulets. Et on les faisait grimper jusqu'à la ville de Palma où on entassait le sable, et puis donc voilà. Et ma grand-mère étant elle, ma grand-mère paternelle, elle, ce qu'elle avait de particulier, c'est que non contente d'élever ses dix enfants, ses cinq filles, cinq

garçons, à l'heure actuelle, on se souvient encore d'elle parce que paraît-il, elle s'occupait des enfants perdus, des enfants dont les parents étaient décédés. C'était pas encore la guerre. C'était bien avant la guerre. Donc elle avait une sorte de petits orphelinats privés, vous voyez. Bon, voilà donc ce qui concerne mes grands-parents.

**Quand la guerre civile intervient en 1936, quel est l'âge de votre père et quel est son engagement politique à ce moment-là ?**

Alors l'âge de mon père, il est né en 11, donc non en 13, en 13. C'est ma mère, c'est la Juana qui est née en 11. En 13 donc, quand là au début de la guerre civile donc 36, donc ça lui fait 23 ans si je compte, je calcule bien, voilà vingt-trois ans donc... Et, il fait partie donc de cette tribu des Morente, donc. Et il est appelé lui en 35, je peux peut-être me tromper de, mais fin je crois que c'est aux alentours de début 35. Il est appelé pour faire ce qu'on appelait son régiment. Et en quelque sorte, parce qu'il y avait des appelés sur la région de Madrid, donc avant la guerre, donc. Et il est parti faire son régiment avec un autre de ses frères qui est né en 11, qui vit encore. J'ai la chance de l'avoir encore, qui vit dans la région de Séville, El tio Curo. Et donc il y avait déjà deux Morente qui étaient à Madrid donc, en train de faire le régiment, au moment où... Alors bon c'est vous me posez la question de savoir ses idées politiques. Je pense pas qu'on peut parler de... mais je pense qu'il était déjà communiste. Enfin, sans être encarté mais enfin y avait déjà quelques notions, disons, de politique de défense du peuple parce que le... Vous savez très bien que l'Andalousie était ce qu'il y avait de plus misérable avec l'Aragon. Mais je crois que l'Andalousie, c'était vraiment ce qu'il y avait de plus misérable dans la péninsule ibérique. Même les Portugais qui étaient en bord de l'Océan étaient mieux nantis que les Andalous. L'Andalousie c'est des choses terribles. Alors que maintenant c'est un pays magnifique où tout semble bien marcher malgré la conjoncture. Et que ce soit tourisme, que ce soit culturel ou n'importe quoi, c'est quelque chose qui... Enfin moi, je suis fier à la limite d'être né d'un père andalou, vous voyez. Alors mon père, bon, c'est ça donc, il est de gauche. Mais après bon, il s'est affirmé beaucoup plus au fur et à mesure de sa vie, disons.

**Donc, au moment du coup militaire de Franco, votre père, il est sous les drapeaux. Il est militaire encore ou il est revenu à la maison ?**

Il est militaire encore... Oui, oui. C'est-à-dire que - comment dirais-je - le coup d'état militaire fasciste le surprend... Il avait déjà fait, je crois, entre douze et treize mois d'armée déjà... Et en tant qu'appelé, et eux avec son frère, qui lui avait presque fini, parce qu'il avait déjà... il avait, je crois, un an et demi de différence donc que... Et donc, là, il est surpris. Donc le coup d'Etat le surprend, si on peut appeler ça surprendre. En tant qu'appelé militaire, simplement, simple soldat, il était pas engagé ni rien. Il était simple, voilà.

**Donc, on peut considérer que naturellement il reste fidèle à l'armée républicaine. Il est du camp des loyalistes, on va dire.**

C'est-à-dire que bon, moi je pense que ya rien à faire. On a beau dire ce qu'on voudra. Bon lui, c'est sûr que lorsque la guerre démarre, elle démarre par le Sud. Donc vous le savez, elle démarre par le Maroc. L'Andalousie est vite balayée. Bon lui, il est à Madrid donc. Madrid étant jusqu'au 27 mars. Je suis né le 27 mars 39, ce que je disais à la dame. Mais eux, voilà, eux bon, Madrid est restée républicaine, disons. Et donc lui, déjà, il avait les idées. Et, il est dans des fiefs de... qui est la capitale, et le fief de la République. Donc lui, il a pas eu besoin de... On lui a pas forcé la main, disons. Ça s'est fait tout à fait naturellement lui, voilà.

**Alors pour en venir à votre maman, Juan Morente, elle est native de Recas, qui est une ville qui se situe au Sud de Madrid. Et bon, c'est une dame qui n'a pas d'engagement politique mais qui se retrouve en 39 à Madrid chez une de ses sœurs, où sa maman l'avait expédiée - si je peux employer ce terme - pour la mettre un petit peu à l'abri de l'offensive franquiste.**

Oui, tout à fait. Bon, enfin avant ce qui me fait sourire, c'est que je me vois dans cette ville de Recas. Vous parlez de ville, c'est pas une ville. C'est un petit village bon, très,

très paysan, qui est même pas beau. Si vous, on avait l'occasion d'y aller, comme j'y suis allé dernièrement avec des amis, donc, qui m'ont aidé notamment à coécrire ce livre-là, dont peut-être, on aura l'occasion de parler. Je vous pose la question, vous coupez si jamais, bon oui, non. Recas à l'époque, c'est douze-cent, treize-cent habitants, une ville, un petit village de paysans maraîchers pour la plupart, puisqu'ils sont en bordure du Rio Manzanares, qui passe et qui contourne Madrid. Parce qu'on se... Recas se situant à équidistance entre Madrid, cinquante-cinq kilomètres. Et c'est pas.... Et Tolède, une vingtaine de kilomètres, oui, voilà, un peu en retrait de la nationale, de la quatre-voies actuelle, à six, sept kilomètres donc. Et donc ma mère, effectivement, bon. Naturellement à l'époque, la guerre civile démarre donc. Et on sait très bien ce qui se passait. Ça a été même s'il n'y avait pas la télé à l'époque ou peut-être les journaux. On sait très bien que déjà les troupes franquistes, aidées par les Maures, disons, commettent d'innombrables exactions. On l'a su après, notamment en Andalousie. Et avec tout ce qui est viol de femmes, enfin, ainsi de suite. Donc la première des choses, des maires de la région de Tolède, c'est les enfants, les garçons encore à la limite, bon, y suivent. Soit y sont appelés, ou y sont volontaires dans l'armée républicaine. Mais les filles, ça, il faut rapidement les sauvegarder, qu'on... Et c'est pour ça que ma grand-mère, la ti Juliana, comme on l'appelait dans le village là, donc, avait six filles. Elles aussi, c'est une famille de onze enfants. Ma mère est l'aînée d'une famille de onze enfants. Y avait six filles et cinq garçons, cinq baronnes comme on disait. Et dans les... Alors donc ma mère, y avait déjà... Je suis un peu confus enfin, vous... Non, non ça va. Bon. Y avait déjà deux ou trois, les anciennes, les soeurs beaucoup plus âgées s'étaient déjà mariées et vivaient sur... Parce que ceux qui ne voulaient pas, bon c'était très dur. Et à l'époque, c'était, voyez, un village presque du Moyen-Âge. Donc, c'était très dur de vivre là-bas. Donc, l'avenir des jeunes filles qui savaient, qui voulaient s'en sortir, c'était d'aller vers la capitale, automatiquement. Et souvent rentraient dans des restaurants, faire du travail, ou alors souvent la couture aussi. Et c'est ce qui est arrivé. Moi j'avais, deux, trois sœurs à ma mère qui étaient déjà dans la couture, qui apprenaient et qui en plus étaient mariées avec des gens de la région madrilène, voyez.

## **Et qui vivaient à Madrid.**

Et qui vivaient à Madrid.

## **Oui.**

Voilà donc, elle est, comme vous dites, expédiée entre guillemets à Madrid pour, parce que on sait très bien qu'y se prépare les... C'est une guerre, pas qu'une guerre civile. Ça s'est su rapidement. Et ma grand-mère donc, elle reste à Recas parce qu'elle a un certain âge. Elle avait, je crois à l'époque, on va mettre une soixantaine d'années, cinquante-cinq, soixante ans, vous voyez, bon, elle. Oui, ce que j'ai oublié de dire, c'est que ma grand-mère est à la tête d'un petit restaurant. Enfin, on appelait pas ça restaurant. Remarquez, en Espagne, c'était plutôt une sorte d'hacienda, un peu style mexicain. C'est-à-dire que là-dedans, c'était l'auberge espagnole. C'est le cas de le dire. Parce que là, tout le monde venait manger à midi, que ce soit la gendarmerie qui venait faire sa ronde, provenant de Tolède notamment. Bon donc, naturellement, là, je patauge. Je continue, ah bon. Alors, donc, effectivement, donc ma mère est envoyée, donc par sa mère donc, dans la région, à Madrid même, dans la banlieue de Madrid où les soeurs l'hébergent. Et lorsque la guerre... alors, lorsque déjà le front s'avance vers le... bon, Franco a attaqué du Sud, et également, d'après ce qu'on dit, du côté de l'Est, c'est-à-dire... non l'Ouest, l'Ouest plutôt du côté de Extremadura, puis du Pays-Basque, bon, mais c'est déjà... Bon, la République espagnole s'organise donc, notamment sur Madrid. Et y'a l'effort de guerre qui se prépare. Et ma mère, donc, plutôt apprend pour ainsi dire pas la couture au départ, parce qu'elle est rentrée. Elle rentre donc volontaire, avec toutes ses sœurs, et toutes les femmes madrilènes volontaires, dans une caserne pour naturellement participer à cet effort de guerre, donc. C'est-à-dire notamment coudre des parachutes, des costumes de pour l'armée. D'autres travaillaient sur de l'armement, confectionnaient notamment les balles, les obus, tout ce qui est, voyez, bon. Et donc elle, elle est dans une caserne. Le nom de la caserne je m'en rappelle plus. Elle était très réputée, en plein centre de Madrid. Mais enfin, voilà donc les premiers... ce que ma mère a eu à subir au départ, voyez.

**Alors, un autre nom réputé, c'est celui de Lister, l'officier de l'armée républicaine que rejoint votre père, puisque votre père est engagé sur le front madrilène, à Madrid, sous les ordres du commandant Lister à ce moment-là. Et c'est aussi à Madrid que vos parents, que votre père et votre mère font connaissance ?**

Voilà, en faisant court quand même, vous allez directement à Lister. Bon, là, c'est déjà. Mais alors, donc, dans cette fameuse caserne, bon, ma mère côtoie donc, avec ses sœurs et d'autres femmes donc, le milieu des cadres militaires ou simples soldats. Et donc, c'est là où dans cette caserne, elle connaît mon père, Juan. Elles le connaissent de cette caserne. Et donc, à partir de là, bon, c'est le coup de foudre. Donc ma mère et mon père se marient dans la même caserne devant un juge officiel et puis des cadres de l'armée. Et à partir de là donc, mon père est affecté presque au départ dans la cinquième division du régiment de Enrique Lister, effectivement, le grand homme qu'a été pour la défense de la République espagnole, donc Enrique Lister. Et donc, ma pauvre mère, elle suivra donc son mari Juan dans toutes les péripéties des guerres, enfin des guerres ou des contacts contre l'armée franquiste et fasciste. Donc naturellement bon, c'est le départ. C'est la défense de Madrid au départ. Après Lister, bon, est affecté bon, sur Valence, combat sur la région de Valence. Et alors après, aussitôt après, c'est les batailles, les grandes batailles de l'Ebre, notamment où là-bas mon père, donc, a eu à contribuer donc avec ce régiment. Bon, on en aurait vraiment pour jusqu'à minuit, donc, de parler de ces fameux régiments de l'Ebre notamment, au travers du grand général Lister.

**Et donc, sur cette période, votre mère suit en quelque sorte la progression de la carrière militaire, et d'une certaine façon aussi, de la retraite de l'armée républicaine jusqu'à jusqu'à Barcelone ?**

Tout à fait, tout à fait. Bon, donc, naturellement ma mère ne participe pas aux combats, parce qu'elle a pas suivi dans l'Ebre quand y'a la bataille de terrain, notamment les grandes batailles de l'Ebre. Mais les femmes, donc, des soldats sont,

sont encasernées. Donc elle est restée à Valence un certain temps. Après ça a été au fur et à mesure de l'avancée des Franquistes, donc, ou de la boucle donc de... Parce qu'il y a eu un contournement des troupes franquistes. Donc ma mère, bon, revoyait son mari au cours de certaines permissions rapides ou donc jusqu'à ce que après ça a été à Barcelone, notamment Barcelone, et jusqu'à ce qu'ils sont arrivés à la frontière. Ils se suivent. Mais mon père est dans le combat. Et ma mère est dans la retaguarda, guardia qu'on appelait, c'est-à-dire en bordure des conflits. Mais elle continue à faire son travail dans les troupes Lister. Les femmes participaient donc à l'effort de guerre. Et alors elles n'avaient pas d'armes et que je sache mais elles travaillaient pour les... tout ce qui est dans l'armement, préparaient les balles pour les mitrailleuses donc, et peindre les obus, s'occuper des parachutes. Parce qu'il y avait quelques... déjà il y avait une lutte déjà aérienne qui était assez poussée, bon, voilà donc.

**Oui, ça, c'est un des points importants que l'on ignore souvent. C'est que, effectivement, c'est pas pour minimiser le travail des militaires qui sont sur le front, mais il faut aussi rappeler, ce que vous venez de faire, le rôle de ces femmes qui sont en retrait du front mais qui apportent une contribution active, quand même, au fonctionnement de l'armée républicaine.**

Oui, je suis tout à fait d'accord avec ce que vous dites. Effectivement, on pense jamais, mais enfin bon, une guerre civile, c'est vraiment la guerre civile. C'est-à-dire que tout le monde participe. Et à des degrés moindres, y avait des enfants de treize, quatorze et quinze ans, seize ans, nous en avons ici. Bon, je pense toujours comme vous le connaissez bien, c'est Edouard Bernad, qui, à seize ans, a combattu les armes à la main. Et oui, c'était l'armée du peuple. C'était pas l'armée de Franco où on avait un certain âge et puis on était engagé. Engagé même des fois, enfin pas... on n'était pas toujours engagé parce que moi, je citais le cas tout à l'heure du frère, le jeune frère de ma mère qui, lui, a eu un autre parcours, lui, opposé à celui de sa propre soeur, la Juana et de mon père. C'est-à-dire que lui, il fait son régiment... au Maroc espagnol, à Melilla notamment. Il est à Melilla. Et à partir de là, il est enrôlé

pratiquement de force, je pense, dans cette guerre civile parce que les jeunes n'étaient pas le coup... les jeunes qui étaient dans les troupes franquistes du Maroc espagnol, c'étaient des jeunes appelés paysans. Et voilà, donc, ils se sont retrouvés de gré ou de force enrôlés dans cette armée de métier-là. C'était l'armée de métier avec... Alors naturellement bon, ça ouvre les... Formé, encouragé donc par les troupes mussoliniennes, et l'encadrement naturellement de Hitler, qui préparait naturellement, lui, son grand coup. C'est pas un coup d'Etat, mais sa grande guerre qui allait prolonger, dont l'épopée des Républicains espagnols, fin de la guerre civile.

**Vous, vous parliez de ce drame très personnel qu'a vécu votre mère avec, d'un côté son compagnon, son mari qui est engagé dans les forces républicaines, et son propre frère qui est probablement de l'autre côté, on va dire. C'est un drame pour toutes les familles. Que deviennent les Morente d'Andalousie et que deviennent la branche maternelle de votre maman à Recas pendant la guerre civile ?**

C'est-à-dire que deviens... C'est-à-dire là, bon, en ce qui concerne la branche paternelle, enfin bon, les Morente, et j'en suis fier bon, ont eu à payer un lourd tribut, parce qu'il y a sur les cinq enfants, garçons, ils étaient pratiquement tous, mais c'est-à-dire qu'ils étaient engagés soit dans l'armée républicaine, ou soit carrément dans cette espèce de résistance qui a eu, puisque l'Andalousie a été envahie rapidement donc. Et ils étaient dans les planqués, comme on dit, dans la Sierra Morena. Et les deux seuls qui ont, disons, lutté dans une armée de métier, ceux sont les... [*nom de son oncle*], le plus âgé de mes oncles, le frère de mon père, ce sont les deux qui étaient vraiment engagés d'une armée de métier. Mais les autres, ils étaient en résistance dans la Sierra Morena pour essayer de harceler les troupes franquistes bien-sûr. Et donc, du côté de ma mère, bon, il y a eu d'abord ce jeune, le jeune frère de ma mère là que j'ai, bon, qui avait vingt ans, qui a été enrôlé de force donc, en faisant son régiment donc. Et ma mère a eu ses deux autres frères... deux que je me trompe pas, ses deux autres frères qui étaient trop âgés, bon... Et, je n'ai pas

tellement entendu dire moi, de quel côté ils pouvaient être. Mais enfin bon, ils étaient...

### **Pour porter les armes.**

Voilà, pour porter les armes, ils étaient entre les deux, voilà. Ils étaient carrément dans les... c'est-à-dire que, eux, c'étaient des paysans, des maraîchers, des paysans qui se sont occupés de ça. Bon, alors, je sais que, malheureusement, il y a eu des gros, gros problèmes comme dans toute l'Espagne dans ce village de Recas. Effectivement, il y a eu, ce qu'on a dit, des règlements de compte entre ceux qui étaient pour la République et ceux qui étaient contre. C'est sûr, y'a eu pas mal d'exactions. Y a eu. On le retrouve maintenant ces derniers temps. On se rend compte également que Recas, à petit échelle voyez, avait malheureusement ce qu'on appelait les fosses de Franco, les fosses communes. Et on a découvert en deux ou trois endroits autour du village l'an dernier, ou il y a presque un an et demi, on a découvert les fosses donc, avec des personnes civiles, enfants, donc sommairement exécutés, un matin donc. Voyez, donc, c'est l'histoire de toute l'Espagne quoi ça, voilà.

### **Un autre sujet douloureux, on va reprendre la chronologie de notre histoire, quels sont les évènements marquants auxquels sont confrontés votre père et votre mère avant la Retirada en février 39 ? Que leur arrivent-ils dans les derniers mois précédents février 39 ?**

Alors, les derniers mois donc, ou vous voulez dire par là, quand ils sont encore en Espagne, c'est-à-dire, bon...

### **Votre père est engagé sur le front de Barcelone, j'imagine.**

Oui, oui, il a la grande Retirada de l'armée de Lister. C'est du cinquième régiment des troupes de Lister, ses troupes de choc. C'est la défense d'abord par Valence, Madrid, Valence, Valence-Barcelone. De Barcelone, c'était la bataille de l'Ebre. Et puis après

bon, la bataille de l'Ebre pratiquement perdue. Donc ils se replient sur Barcelone. Et puis après, c'est direction la frontière. C'est direction le Perthus...

### **Votre père avait une fonction particulière au sein de l'armée ? Dans quelle section était-il ?**

Alors ça, je vais pas vous la donner. Mais enfin, par mémoire, mais enfin bon, il était sergent. Mais lui, il était... il faisait partie de la brigade rapprochée de Lister, c'est-à-dire brigade de protection du général Lister, voilà. Ça, il a... qu'il côtoyait assez souvent. Et donc ça a été son grand... ça pas été un combattant, disons, sur le terrain, mais enfin. Bien que Lister, lui, l'un des rares Généraux que d'abord tout le monde lui tire le chapeau de ce côté-là. Enfin, les grands historiens qu'ils soient de tout bord, il était très près du front lui. Lister a toujours eu un courage. Il a pas fait ce que faisaient certains Généraux qui faisaient de la guerre vue de loin, ou à la jumelle, comme on dit. Là non, Lister était sur le front. Et mon père, donc, naturellement, en étant brigade rapprochée de défense de Lister, et a suivi malheureusement les événements de très près.

### **Et pour votre mère, comment se passe la Retirada ?**

Alors, la Retirada, alors, si là on en vient, alors la Retirada, c'est-à-dire que là, bon les troupes espagnoles avec les civils, donc, se retrouvent. On dit bien en février donc, début février, entre quatre-cent... et cinq-cent mille personnes mélangées avec la troupe donc. Bon là, ça a été la grosse panique. C'est sûr. Ma mère, mes parents, ont souvent évité de me parler de ce drame. C'est pour ça que j'ai senti le besoin, une fois que mes parents ont disparu, de faire ce devoir de mémoire. Mais par exemple, ma mère était enceinte. Ma mère déjà, et la grande particularité, c'est qu'au fond de Madrid, j'ai été procréé, pour ainsi dire, déjà à Madrid voyez. En juin, on évalue ça. Je crois, c'est en juin-juillet 38, donc, que lorsque les troupes... républicaines avec les civils s'échappent donc vers le seul coin qui était... qui pouvait permettre encore, bien qu'harcelé naturellement par les nazis avec... Puis, notamment les Fiats italiennes de

Mussolini, ma mère était enceinte de, je crois, cinq-six mois déjà. Bon, alors donc, dans un état, un piteux état. Et heureusement que Lister avait bien fait les choses. Puisque tout ce qui était personnes âgées, femmes enceintes notamment - y en avait, dieu sait s'il y en avait - parce qu'on a évalué à plus de douze-cent, à treize-cent femmes enceintes dans cette Retirada, sur les cinq-cents mille personnes. Donc ma mère a eu à subir, donc, une grossesse. Alors elle était... Oui, Lister ayant, disons, les troupes et les civils marchaient le long des routes. On retrouve encore des films et des témoignages. Certains sont passés à travers la montagne, d'autres sont passés par les vallées du Perthus. Ma mère était sur un camion, sur des camionnettes de l'armée donc, avec des personnes âgées, les enfants. Mais ce qui lui a fait dire, quand même, qu'elle a finalement été plus en danger en étant sur ces camions que les personnes, parce que chaque fois qu'il y avait les rafales donc, qu'il y avait les Fiats allemands ou les, je pense que c'était les Messerschmitt allemands qui....

### **Qui sont les cibles de l'aviation fasciste, oui.**

Automatiquement, vous avez raison, c'était les cibles. Alors ceux qui marchaient à la limite, ils étaient vite fait de se mettre sous des rochers, voilà. Et donc ma mère m'a toujours raconté, effectivement. Ça c'est un truc pénible. Elle a perdu des copines à elle, qui étaient enceintes comme elle, donc. Et pourquoi, parce qu'elles ont pris des balles qu'on... Voilà. Et elle a eu de la chance. Donc, déjà une première fois là, c'est une chance extraordinaire de pouvoir arriver à cette frontière sur une... exactement.

**Alors, il y a un point important que j'aimerais que vous expliquiez, c'est que vos parents, tout en étant séparés, ont quand même conservé un contact. Ils savaient ce que faisaient l'un et l'autre, que ce soit votre père sur le front ou votre mère sur les routes de l'exil. Ce n'est plus le cas une fois passée la frontière française, puisque là, vos parents sont séparés. Votre père part en camp de concentration, et votre mère est réfugiée à Monflanquin. J'aimerais que vous nous la racontiez cette séparation de vos parents. Comment ça se passe ?**

Attendez, je vais vous parler de ça. Mais je trouve qu'on va peut-être un petit peu trop vite. Simplement, bon, y'a le passage de la frontière donc, des cinq-cent mille personnes. Y'a eu cinq-cent mille personnes. Mais, déjà alors même si mon père et ma mère déjà, à ce moment-là, ne savent pas trop où ils en sont. Les uns étaient d'un côté, mon père n'a pas trop l'occasion, vu les circonstances, de se rapprocher de ma mère. Mais ils savent à peu près où ils sont passés. Effectivement, ils passent la frontière par la route escarpée du Perthus. Et ils arrivent dans ce fameux emplacement. On va appeler ça Le Boulou. D'abord, et après, ils sont, enfin ma mère est hébergée dans ce qui devait être le camp de concentration d'Argelès. Voilà, ma mère est là. Et il se trouve que mon père, quelques jours après, parce que ça se décide quelques jours après donc, se retrouve dans ce camp. Mais naturellement séparé de ma mère parce que bon, les femmes sont d'un côté, les hommes civils ou l'armée sont de l'autre, donc. Et ont déjà la France, donc est en train, bon qui maintenant est dépassée par les événements. Et c'est quand même bon, parce que lorsqu'on dit camp de concentration, c'est des camps qui se sont bâtis pratiquement au moment où les réfugiés espagnols sont arrivés. C'est-à-dire, on le sait, c'était du sable, c'était les plages du Barcarès, de Saint-Cyprien, de toutes les grandes, les magnifiques plages qui servent à l'heure actuelle au tourisme. Mais à l'époque, c'était du sable. Et en très peu de temps, l'armée française aidée, notamment par des troupes marocaines à l'époque, ce qui a fait un petit peu, disons qui a gêné énormément les républicains espagnols, ont bâti en catastrophe ces camps qui, au départ, étaient simplement des... c'étaient des trous dans le sable. On le dit. On l'écrit. Puis, c'est la vérité. C'était des trous dans le sable avec des cannes en bambou au-dessus, on se protégeait en plein mois de février donc. Et après bon, au fur et à mesure, que les jours ont passé, on a réussi à faire des casernements, même si ce sont des casernes, des casernements, style camps de concentration. Et donc, à partir de là bon, y'a l'histoire de mes parents en France, donc, en février 39. Et avec ce qu'il y a de particulier, c'est que mon père était coincé naturellement, était emprisonné, donc, dans ces camps parce que, disons, les Français...

**Votre père était emprisonné à Argelès ?**

Et voilà, Argelès oui, oui. Dans le camp parce que y'a toute une histoire là-dedans. Y'a le fait, et pourquoi ils étaient emprisonnés, parce que l'armée française voulait filtrer, voulait voir à peu près, sans doute, à qui elle avait à faire. Et donc parce qu'on s'en doute qu'il y avait, dans ce gouvernement français de l'époque, y avait encore qui préconisait, donc, d'être prudent dans la rentrée des militaires espagnols. Et parce que voilà, puisqu'il y en avait certains qui étaient classés d'extrémistes rouges, c'est sûr. Donc voilà, ils étaient parqués là. Et alors donc, ma mère, elle enceinte pratiquement en février puisque je suis né le 27 mars 39. Donc, en février déjà au bout de quelques jours, elle fait partie des douze-cent ou treize-cent, entre douze-cent et treize-cent braves femmes, qui sont enceintes. Et d'où justement on en parle encore ces temps-ci, puisque il y a eu des festivités pour honorer. Donc, c'est la maternité Delle notamment, où il y a eu environ trois ou quatre-cent enfants qui sont nés. Moi, je n'ai pas eu cette chance là, bon, si on peut appeler. Mais enfin, j'en ai eu une autre. Je ne suis pas né dans la maternité Delle, parce qu'il n'y avait plus de place. Mais ma mère avait été expédiée avec le reste des femmes enceintes, disons, vers le Nord. C'est-à-dire qu'au fur et à mesure qu'elles allaient vers le Nord, on leur a, au fur et à mesure des emplacements, disons, qu'il y avait le long d'un axe, mettons on va mettre, entre Angoulême et la frontière espagnole, les femmes, y'en avait six qui ont accouchées ici. Bon... ma mère aurait pu accoucher de moi à Agen, par exemple. Mais non, à Agen, il n'y avait pas encore de places. Donc, elle est montée à Villeneuve avec d'autres amies par bus, certains par camion, par bus l'armée. La République française diligentait ces braves femmes enceintes. Et moi, j'ai atterri ici à Villeneuve. Disons, ma mère a atterri à Villeneuve. Donc, je suis né à la maternité de l'hôpital Saint-Cyr, ici. Voyez, voilà et après...

**Un des points importants qu'il faut souligner, c'est qu'à partir de ce moment-là votre mère ignore le sort réservé à votre père. Elle ne sait pas où il est et inversement ?**

Totalement, totalement. Chacun... ma mère, c'est très dur. Parce que c'est sûr, quand on pense que c'est une femme avec d'autres, elle avait d'autres amies. Je crois qu'elles ont accouché à six ici, dans la maternité, et d'autres sur Agen. Mais enfin, dans les six, elles étaient pratiquement... c'étaient des sœurs, les six. Y'a eu certainement des mariages sans aller plus loin. Mais enfin Julia, ici, ça a toujours été une sœur, pratiquement, de ma mère, et entre guillemets, voyez, bon, qui a eu moins de chance. Parce que son enfant est né et trois jours après il est décédé, bon dans les... Pour vous montrer dans quel état était les femmes enceintes. Voyez, bon elle a pas eu de chance, la pauvre Julia. Donc, son enfant est décédé. Bon, moi, je suis né. Mais donc c'est ça, c'est que ne pas parler la langue dans un pays comme ça, à l'étranger, avec bon... Ça a été très dur. Ne pas avoir alors ses parents. Il était pas question. La guerre avait pratiquement démarré ici. Oh, moi je suis né en mars, mais disons que, pratiquement un an après la guerre a démarré en France, donc...

**On va y venir... J'aimerais vous entendre sur un point qui me paraît quand même important dans l'histoire de votre famille, c'est le rôle de la commune de Monflanquin, qui est quand même à l'origine de votre naissance à la maternité de Villeneuve. Comment votre mère s'est-elle retrouvée à Monflanquin ?**

Oui, d'accord. Enfin, mais c'est pas tout à fait... Non, mais non, non. Simplement, ce qu'il y a de particulier, c'est qu'une fois accouchées là, disons que les femmes espagnoles étaient hébergées provisoirement jusqu'à ce que l'on fasse des recherches, jusqu'à ce que le gouvernement français fasse des recherches pour éventuellement retrouver le géniteur. Enfin, c'est-à-dire le père ou éventuellement de la famille. Bon, alors, le cas particulier que j'ai eu avec ma mère, c'est que mon père qui était toujours avec Lister, enfin avec la brigade de Lister disons, mais dans le camp de concentration d'Argelès. Donc, il aurait été simple soldat, il aurait peut-être jamais pu retrouver sa propre femme et son enfant. Mais bon, il se trouve qu'il faisait partie dans les cadres autour de Lister. Ce sont des gens qui ont fait le maximum sans doute pour arriver avec l'armée française, donc, à retrouver les traces du fils que j'étais, Juan, et puis, de ma mère. Bon, il s'est trouvé que mon père a su

que effectivement, y'a ma mère hébergée dans le Villeneuvois. Donc, à partir de là, mon père a fait le maximum qu'il a pu, même en tant que prisonnier. Et disons que d'avoir fait partie du régiment Lister, ça l'a toujours aidé. Puisque il y a l'un des... je crois que c'était, le grade je me rappelle pas, c'était un grade assez important du régiment Lister là. Le nom je ne m'en rappelle plus non plus. Mais c'était un lieutenant-colonel, je crois, de Lister qui avait notamment... Enfin, je vais vous raconter cette péripétie parce qu'il avait notamment une chevalière assez imposante en or. Et cette chevalière, disons, a permis que mon père retrouve sa femme et son fils. Pourquoi ? Parce que lui-même, dès qu'ils ont localisé approximativement là où nous étions hébergés, nous aussi à la maternité de Villeneuve, le lieutenant-colonel en question, donc, a dit : "Voilà, on va prendre un taxi. Toi tu es coincé ici. On est prisonniers mais il y avait sans doute des allées et venues". Enfin bon, il a obtenu l'autorisation spéciale avec ses... Alors comme il avait pas d'argent, bon, sa chevalière a aidé disons à ce que ce taxi de la région de Perpignan puisse venir chercher sa femme, donc la Juana et moi-même. Et nous sommes redescendus. Mais nous avons été réintégrés dans le camp d'Argelès. Voilà, c'est assez rare, parce qu'en général, les gens qui sont partis, les femmes, les copines à ma mère, ou toutes celles qui ont accouché le long de ce trajet là, bon sont restées sur place. Ce sont les maris qui les ont rejoint. Mais là, mon père a pas supporté, disons, l'attente. Lui, il a préféré faire descendre. Et là, au moins, il était sûr de récupérer sa femme et son fils, donc. Et le taxi nous a ramenés, donc, à... Et si ce n'est que mon père lui a dit que, bon, il est resté. Ils sont quand même restés deux, trois mois de plus, les hommes étant enfermés avec les hommes, dans le quartier des hommes en bordure de plage donc, et les femmes, dans un... y avait un espèce d'hôpital de toile militaire. Et puisque déjà, j'étais pas très gaillard puisque bon, j'ai failli mourir maintes et maintes fois. Puisque j'ai eu des bronchites, j'ai eu des méningites, j'ai eu toutes sortes de... étant né pratiquement. Bon, après ça, vivant dans le sable, la saleté de ce camp d'Argelès, donc... Et y'a toute une histoire aussi. J'ai atterri à l'hôpital de Perpignan notamment, où on doit avoir des traces de moi...

**Y'a une histoire, oui, sur laquelle il serait intéressant de vous entendre. C'est que, effectivement, vous n'étiez pas en forme, votre maman non plus. Et vous avez été**

**tous deux hospitalisés à Perpignan. Et vous avez eu aussi un frère de lait à l'hôpital. Alors, j'aimerais que vous me racontiez un peu dans quelles circonstances ce frère de lait est arrivé dans les bras de votre maman ?**

Oui, c'est-à-dire que là aussi, c'est pareil. Quand on doit avoir de la chance, même dans les moments les plus terribles, les plus noirs. Bon, lorsque j'ai cette bronchite. Bon, on a essayé de me soigner. Ma mère m'avait dit avec des mauvaises herbes, enfin on essaie de faire, ce qu'on dit, des cataplasmes, bon. Et là, la malchance que j'ai eu, c'est que ça devait pas y faire grand chose. Mais par contre, j'ai été brûlé à je sais pas combien de degrés, devant et derrière. Donc, j'étais très mal en point lorsque les docteurs du camp de cet hôpital de toile, donc, autorisent ma mère à intégrer l'hôpital de Perpignan. Et à Perpignan, la chance qu'elle a eue, c'est que ma mère, qui était quand même mal en point, était de forte constitution. Et notamment en matière de lait, elle en avait à revendre. Heureusement la grande chance que nous avons eue, elle et moi, c'est ça. C'est qu'elle a eu la chance de rencontrer à l'hôpital, une fois avoir été bien soignée. Ça a duré quand même quelques jours. Un docteur espagnol, parce que les docteurs réfugiés espagnols participaient naturellement aux soins des Espagnols, disons réfugiés. Et alors le docteur, je devais m'en rappeler maintenant, mais, comment il s'appelle... Alors mais bon, écoutez, donc ce docteur lui avait proposé un marché en quelque sorte à ma mère. Il lui a dit: "Voilà, mais c'est pas difficile. Si tu as pas mal de lait, si tu es capable de nourrir, je crois que c'est un ou deux un ou deux enfants, je crois que là bon, en même temps que le tien, bon, on pourra te soigner. Et puis en plus, bon, après tu pourras malheureusement réintégrer le camp. Mais enfin, bon, tu pourras donc être mieux nourrie". C'est-à-dire, voilà, c'est le côté mieux nourrie. Parce-que inutile de vous dire que les braves espagnoles réfugiées, on crevait de froid, mais on crevait de faim également. Et ça lui a permis à ma mère de mieux se nourrir pour mieux allaiter l'enfant que j'étais. Et puis elle a allaité je crois, bon. Et c'était pas l'unique aussi. Y'a dû avoir d'autres Espagnoles aussi donc, entre autres, ce qui a permis de d'arranger la situation, enfin de notre situation à nous...

**Donc, quand la santé de votre maman et la vôtre se sont améliorées vous avez réintégré le camp. Et alors il se passe quelque chose de vraiment extraordinaire, je pèse mes mots en disant ça, c'est que, sans le vouloir, vous êtes âgé de quelques mois, puis vous êtes le héros d'une épopée fantastique puisque votre maman va vous perdre, d'une certaine façon. Racontez-nous cette épopée !**

Je vois où vous voulez amener. Oui, effectivement bon, donc, alors là, il y a le périple de l'accueil en France dans ce cas. Et après naturellement, bon, au bout d'un certain temps en France, y'a soit des gens qui s'évadaient du camp lorsqu'ils étaient seuls, soit il y avait des familles constituées ou reconstituées qui étaient... Alors là, c'est une question de chance là. Je pense que mes parents ont pas mal eu de chance de ce côté là puisqu'ils ont été l'effort français de l'époque. C'était de sortir les gens des camps, c'est-à-dire des camps de concentration du Roussillon. Et donc la chance qu'ont eue mes parents, c'est qu'ils ont été réclamés notamment par la commune de Monflanquin, au nord de Villeneuve-sur-lot, là. Donc la commune de Monflanquin, qui était très socialisante à l'époque sans doute, et très humaniste, et a contribué à réclamer... Ce qui était important, c'est quand on réclamait... Réclamer, ça veut dire par là qu'ils ont fait, ils ont extrait ces braves républicains espagnols civils ou troupes. Ils ont extrait pour les faire travailler. Il fallait, à la condition sine qua non, c'était avoir un hébergement, un hébergement même vétuste, et surtout du travail, donc. Et la petite commune de Monflanquin a donc hébergé entre, je crois que ça se chiffre aux alentours de 147 personnes, enfants, grandes personnes âgées. Et bon alors, donc, mon père et ma mère, et moi-même, nous avons eu la chance d'être... c'est pas rapatriés mais on a été réfugiés, c'est le cas de le dire, bon, réfugiés sur Monflanquin. Voilà, alors bon, Monflanquin, si vous voulez, je continue ou alors ?

**Non, y'a un autre point qui me paraît important, c'est que votre maman ensuite, après la détention d'Argelès, a travaillé au camp de Nevers.**

Ça, c'est pas Nevers, c'est pas Nevers... C'est le camp de... enfin à côté d'Auxerre, à côté Auxerre, voilà ! Oui, effectivement, donc mais...

### **C'est intéressant.**

Tout à fait. Alors oui, ça fait partie des péripéties.

### **En tout cas, ça arrive un peu plus tard...**

Oui, mais Monflanquin, c'est en montant également. Oui bon, ils sortent du camp. Ils sont réclamés à Monflanquin. Mon père travaille dans les coupes de bois notamment. Parce qu'il y avait le maire à l'époque, il s'appelait monsieur René Andrieux, qui a fini ici à sa vie, a été président du conseil général notamment. Alors que c'est pas un homme de... un grand littéraire, ni un grand. Mais enfin bon, c'était un très grand humaniste. Et donc, ils ont été logés. Mais il a eu un gros problème. Au bout de, je crois, quatre à cinq mois d'hébergement sur Monflanquin, la guerre, en juin, démarre. La guerre entre l'Allemagne et la France, donc, démarre. Et quelques mois avant juin, la France qui sent le départ imminent de cette guerre, donc, essaye de récupérer le plus possible notamment de réfugiés. Parce que c'est la main-d'œuvre gratuite. On essaye de réfugier le plus possible de réfugiés. Et c'est pour ça que mes parents sont affectés à Pontigny, qui est une petite bourgade avec une petite usine, je crois, d'armement, qui est pas loin de cet... à une trentaine kilomètres d'Auxerre. Et donc, ils sont envoyés de force, parce que là, ici, il était très bien à Monflanquin, l'hébergement et tout. Mais alors on les a... c'était ces fameux camps de travailleurs étrangers qu'on appelle les CTE, voilà les CTE. Bon, si ce n'est qu'ici, nous avons eu ici, je le cite en passant, il y a eu un grand CTE ici, qui est très connu de la région Lot-et-Garonne. C'est Sainte-Livrade où près de 3800 Espagnols, avec leurs enfants également, étaient hébergés dans les fameux quatre camps qu'il y avait autour de...

### **C'est un autre volet, ça. Donc vos parents sont à Pontigny dans le CTE de...**

Sont à Pontigny, et puis au bout de 3 ou 4 mois...

## **Ils sont pas ensemble. Ils sont dans des camps séparés ?**

Oui, toujours, toujours. Il y a toujours eu les hommes et les femmes de l'autre, bon. Mais si ce n'est que là, à Pontigny, pareil, ma mère raconte beaucoup de bien, parce que c'est ce camp de cette usine, disons, d'armements, dans laquelle ma mère va travailler, avec d'autres d'autres amies, d'autres copines espagnoles, disons... Dirigé par un autre humaniste, un gars, un directeur, parce qu'il a lui-même fondé au sein de cette usine d'armements. Et moi, ça me... c'est tout à fait un honneur ce qu' on appelle une espèce de crèche, vous voyez, une espèce. Et donc alors, j'ai été hébergé pendant un certain temps. Ma mère m'a dit : "Tu n'as jamais été aussi heureux que de vivre dans cette crèche". Vous voyez, donc, c'était quand même... Alors dans cette crèche notamment, ma mère connaît une certaine copine à elle qui avait une fillette aussi, si je ne me trompe pas, je crois que c'est Conchita, je crois qu'elle s'appelait, m'enfin bon. Et donc, après, au bout de certain... après avoir travaillé, la guerre démarre. Et mauvaise chance de ce côté là pour mes parents, c'est que l'armée allemande qui arrive par le nord, donc par la Belgique, que ce soit aviation, que ce soit bon, est en train de malaxer le nord de la France. Donc, et à ce moment-là, mon père et ma mère sont obligés de rebrousser chemin, et seulement savoir où est-ce qu'ils pouvaient aller. Parce qu'ils se situaient à Auxerre. C'est quand même... par rapport à Monflanquin, je pense qu'il doit y avoir à peu près 600 kilomètres pour pas dire 700. Donc, mais dans la tête de mes parents, eux, quand on leur demandait où est-ce que vous voulez aller, notamment la gendarmerie qui les contrôlait au moment de la débâcle. Parce qu'en quelque sorte, lorsque la guerre... il y a eu cette espèce de débâcle pour laquelle les réfugiés espagnols et français donc, et civils français, sont le long des routes pendant cette débâcle. C'est-à-dire forcés d'aller vers le sud pour échapper à aux troupes nazis !

**Et là, votre mère se retrouve avec vous dans les bras, âgé de quelques mois, sur la route d'Auxerre, sur la route de l'exode tout simplement.**

Tout à fait, tout à fait, sur la route de l'exode. Et alors, disons qu'avec naturellement tout ce qui comporte, c'est-à-dire quand on voit les quelques films qui ont eu... Ça a été atroce, ça c'est sûr. C'est des mitraillages, des Messerschmitt allemands. C'était des coups de canons, bon, enfin, là c'était...

### **Votre mère, elle vit là ce qu'elle a vécu une année auparavant sur la Retirada en Espagne entre Barcelone et la frontière française ?**

Tout à fait, à part que le sens n'est pas le même. En montant, elle est bombardée. Et puis, en redescendant, elle est bombardée aussi. Donc et alors, y se trouve que là, mon père et ma mère, bon, avec quelques bagages qu'ils avaient, ou quelques valises, bon, font partis de la cohorte des gens qui descendent pour sauver leur peau le long des routes, d'où par exemple, le film avec Brigitte FOSSEY là, le long, peut-être que vous vous rappelez...

**Je sais plus...**

### **Voix de femme : Jeux interdits**

Jeux interdits, exactement, voilà, Jeux interdits, qu'il a... Bon, il y a d'autres films. Bon, là, c'est un film qui m'a toujours marqué, moi. D'autant plus j'ai fait partie enfin, mais bien qu'étant petit, je devais avoir entre trois et six mois, et donc j'ai fait partie de ces braves, malheureusement, de cette brave population. Et alors donc, Conchita, voilà... C'est-à-dire là, je reviens à Conchita, donc la copine de ma mère qu'elle s'était faite donc, dans ce cette usine d'armement, a eu la chance avec son son p'tit sourire de plaire peut-être un brave monsieur qui avait ces meubles sur une camionnette. Il y est bon... lui a proposé de monter avec ses bagages et l'enfant qu'elle avait eu, une petite fille. Et donc grâce à ça, bon, ma mère aussi, y'avait pas suffisamment de place pour monter. Mais c'était au moins réservé aux personnes âgées. Sans doute ce monsieur avait également pris donc la petite fille de Conchita et moi-même. Et donc nous sommes montés sur cette camionnette, ce plateau de camionnette. Et

naturellement, la consigne entre Conchita et mes parents, c'était de d'aller au moins jusqu'à l'entrée d'Auxerre et de refaire. Parce que le monsieur avait dit que bon, en principe, il y avait un nœud de routes, disons, en quelque sorte un carrefour, un grand carrefour disons, qu'à cet endroit là. Et surtout mes parents ont bien précisé, pour pas qu'il y ait confusion, dès que tu vois le panneau Auxerre, le vrai panneau Auxerre. Même étant espagnol, à Auxerre, il disait bon, Auxerre, c'est là où on se retrouverait. Quoi qu'il arrive, le rendez-vous serait là. Bon, pas de problème. Bon, donc, c'était situé, je crois, une trentaine de kilomètres. Et lorsque mes parents, mon père, ma mère et puis toute la cohorte, arrivent aux portes d'Auxerre, Auxerre est complètement bombardée, à ce moment, par la l'armée, l'aviation allemande. Et donc bon, c'est la grande panique...

### **Conchita n'est pas là, et vous non plus ?**

Conchita n'est pas là, voilà. Et moi non, naturellement, automatiquement. Et grosse panique. Alors bon, ça été le grand drame de mes parents pendant longtemps parce qu'après on a su ce qui s'est passé. Mais à partir de là, mon père et ma mère m'ont pour ainsi dire perdu. C'est terminé. Ils me croient soit sous le bombardement disparu, ou soit kidnappé, quoi que ce soit. Y'a plus aucune trace donc. Par contre, la police allemande, la police française plutôt, ou la gendarmerie, elle, ce qu'elle veut, c'est canaliser cette débâcle, donc, et demande surtout aux étrangers : "Donnez-nous un point de chute. Où allez-vous ?". Ou sinon, ces gens, il paraît, étaient plus ou moins enfermés. Parce que, déjà, ils commençaient à y avoir une gendarmerie qui était colorée de grise. Y'a du pétainisme qui se prépare déjà. Les gens commencent à tourner leur veste. Et en général, ils étaient enfermés. Mon père l'avait su parce que ça se disait dans cette couverture-là. Et alors, c'est mon père qui avait quand même la trace. Il avait un bulletin de paye marqué avec Monflanquin, signé par le maire par René Andrieux, donc le monsieur. Et chaque fois qu'ils étaient arrêtés le long de cette file, hop, ils disaient : "Voilà, nous allons chez monsieur. Nous allons à Monflanquin, chez le maire de Monflanquin, chez monsieur René Andrieux", qui lui-même avait

cette fameuse grosse entreprise de bois, de coupe de bois, de charbon, notamment dans le Périgord. Vous voyez, à partir de Monflanquin, disons, voilà.

**Donc de fait, ce bulletin de paie, on va dire que ça fait office de sauf-conduit pour vos parents, puisqu'ils vont à Monflanquin. Mais les mois passent et leur fils, on sait pas où il est. Donc arrive à Monflanquin une nouvelle qui va les transporter de joie, racontez-nous ça !**

Oh, c'est un petit peu. Je vais essayer d'être clair. M'enfin, c'est pas bien que bon, enfin donc... Effectivement, ils vont en direction d'Auxerre, Monflanquin. C'était pas en bus ni en train... On couchait dans les granges. On couchait dans les bois. Voilà bon, c'est la descente. Bon, ils arrivent enfin à Monflanquin donc. Aussitôt, bon, les gens de Monflanquin, que nous avons honorés encore. J'y tiens parce que chaque fois que je passe à Monflanquin, pour moi, c'est pas le paradis terrestre, m'enfin, pour moi, ça nous a marqué. Les gens qui sont passés dans ces circonstances-là, et bon, et donc, mes parents finissent par arriver à Monflanquin donc. Et naturellement, ma pauvre mère, je vous raconte pas dans quel état elle était vis-à-vis de ce qui me concerne. C'est-à-dire la perte de son fils. C'était voilà, le pire qu'elle avait pu endurer, tout, par rapport à tout ce qu'elle avait souffert avant, en partant depuis l'Espagne. Et bon, et elle arrive, ils arrivent finalement à Monflanquin. Ils sont hébergés, donc. Et à partir de là, disons, que là notamment, la municipalité ou les gens de Monflanquin, parce qu'à cette époque-là, Monflanquin devait avoir, je sais pas moi, on va mettre 17 ou 1800 habitants. C'était une petite bourgade magnifique. Mais c'est une petite bourgade et tout le monde priait ma mère, la pauvre femme, qui elle passait des journées entières à pleurer, à aller de porte en porte pour qu'on l'aide, en parlant espagnol sans pouvoir se faire comprendre : "Eh mon fils, et mon Juan, et mi juanito...". Ainsi de suite. Et alors, heureusement donc, que soit la municipalité donc, où que ce soit à cette époque-là, y'avait ce qu'on appelait les services de la Croix-Rouge, qui a joué un très grand rôle, à mon avis, en France à l'époque. Parce qu'il y a le côté, moi, je considère qu'il y a eu de grand rôle. Moi, en passant comme ça, il y a la Croix-Rouge française qui a contribué à aider ces pauvres gens, et ces pauvres

républicains espagnols réfugiés. Mais également, moi je le dis toujours, mais y'en a qui dit que je radote. L'école laïque a contribué notamment à faire un grand effort de réception. Tout ce qui était instit, tout ce qui était les réfugiés républicains espagnols. Pourquoi ? Parce qu'ils ont aidé par leur intelligence ou par leur position souvent. Y'en avait qui était déjà, ou secrétaire de mairie, ou maire, ou certains étaient déjà bien introduits. Donc, et ils ont été... les réfugiés républicains espagnols, voyez. Et alors donc, à partir de là, la Croix-Rouge intervient. La Croix Rouge est notamment... Alors quand je dis la Croix-Rouge, c'est un grand mot. C'est à dire que dans chaque petit village, ou dans chaque petite ville y avait une cellule de la Croix-Rouge. Et là, à Monflanquin, c'était une certaine dame qui avait fondé une imprimerie, qui était d'origine suisse, qui avait atterri à Monflanquin comme ça, qui avait une imprimerie, qui est restée longtemps à Monflanquin, et qui avait... Alors, ma mère me dit alors "Oui, elle nous a aidé parce qu'elle était..." Elle vivait avec un un républicain espagnol, un ancien des brigades internationales. Et, donc, déjà disons que ça, elle, étant suisse et vivant avec ce monsieur, elle avait pris fait et cause pour les réfugiés républicains espagnols. Et à partir de là donc, bon sans perdre le fil, oui... Je cite bien ces deux noms-là, Andrieux lui avec ses moyens, en tant que maire de l'époque, et cette dame, madame De Blaimont elle s'appelait, oui, je me rappelle encore du nom. Y'a des trucs qui m'échappent mais là, elle avait un nom, comme on dit en, en double, De Blaimont, donc. Et, alors, c'est elle qui a contribué, disons, en quelque sorte à ma découverte. Parce qu'alors, il s'est passé... Y'a deux faits importants là, pour arriver à ce que mes parents me récupèrent. Il y a dans... Lorsque ma mère me laisse avec Conchita sur le plateau de cette camionnette là, j'avais une petite valise, avec quelques objets de toilette. Je sais pas trop, peut-être un gant ou bon, vu l'âge que j'avais ça devait pas être. Et j'avais une petite mallette avec attacher autour du cou, paraît-il, une petite mallette. Et dans cette mallette, ma mère avait une lettre, quelle avait reçue d'un frère à elle, qui était à Madrid, qui s'appelle Tiu Eduardo... Pour moi, c'est sacré, el Tiu Eduardo, qui était à Madrid, qui avait écrit à ma mère quand, avant que la guerre démarre en France. Elle a écrit donc à ma mère ici à Monflanquin. Elle avait écrit en disant voilà bon c'était des... Cette lettre était parvenue puisque là, bon,

il avait échangé des nouvelles. Et naturellement bon, quand on a une lettre, y'a ce qu'on appelle en Espagne, ça s'appelle "el remite", remite, ça veut dire au dos de la...

### **L'adresse de l'expéditeur.**

L'adresse de l'expéditeur, voilà. Et donc, cette lettre était à l'intérieur de, donc, une lettre, qui est en espagnol. Et elle est dans la valise. Et alors c'est pas difficile. Bon, pour raccourcir, Conchita quand elle arrive avec le brave gars, le brave français qui arrive, quand ils ont vu, bon, qu'y avait ce bombardement, la première chose qu'ils ont fait, ils ont aussitôt rebroussé chemin à l'envers. Et ils sont allés...

### **Dans la pouponnière.**

A la pouponnière. Alors si, ce que j'avais oublié, c'est que cette pouponnière aussi était tenue par une comtesse, une comtesse donc qui avait un château à proximité donc. Et elle avait fondé avec le directeur de cette... crèche, pour ainsi dire. Donc, j'avais été hébergé là. Alors donc, le gars en question, elle, Conchita, elle a pas perdu le nord. Elle a dit : "Voilà, ramenez-nous en vitesse chez la comtesse", qui était à proximité, à dix-quinze kilomètres. Et donc j'ai été, pour ainsi dire... Alors, la péripétie a duré quatorze mois quand même. Pendant quatorze mois, je suis hébergé par cette... Alors entre autres, j'étais pas tout seul. Parce qu'elle, elle était... Encore une fois la Croix-Rouge, cette dame était une dame qui officiait pour la Croix-Rouge également. La preuve, elle avait... Alors moi, ça m'a été raconté. Elle avait notamment, pour éviter les bombardements qu'il y a eu sur Auxerre, parce que il paraît que Auxerre, je sais pas pourquoi, était un point stratégique, et a été très bombardé. Et ce château-là, n'a jamais été bombardé, parce qu'elle avait eu l'idée de faire une grande croix rouge sur un fond blanc dans le parc du château. Donc ça, ça lui a évité les bombardements dans le secteur. Donc, alors, j'ai été parmi des centaines, sans doute, d'autres gosses perdus en temps de guerre, ou de la débâcle qui démarre. J'ai été hébergé là. Mais mes parents à Monflanquin ne sachant pas où j'étais. Pour elle, ma mère a souvent pensé que j'étais certainement mort avec tant

d'autres, ou éventuellement récupéré par d'autres personnes. Enfin voilà, on imagine tout ce qu'on peut. Alors qu'en réalité, j'étais comme un prince. Ma mère, elle a toujours dit après, elle a dit : "Tu étais... Nous on était en train, à la limite, d'en baver encore, des pauvres gens par là sur le Monflanquinois, et toi là-bas, tu étais hébergé". Effectivement, elle s'en est rendue compte que je devais être bien puisque lorsque alors cette fameuse lettre... Donc alors la guerilla a démarré. Vous vous doutez. Y'a ce qu'on appelle la ligne de démarcation. C'est-à-dire que les lettres d'Espagne... Alors, il faut savoir que Franco est le dictateur en Espagne à l'époque. Donc Franco peut correspondre avec le Nord de la France, parce que c'est... Le Nord de la France est déjà classé comme pétainiste déjà. Alors au départ, bon donc, les lettres parmi les biens entre, entre Madrid, donc entre l'Espagne et le Nord mais ne pénètrent pas dans le sud, à Monflanquin. On pouvait pas s'écrire. Et alors c'est pour ainsi dire cette lettre-là, cette comtesse qui elle-même faisait des recherches pour retrouver mes parents pendant que le père Andrieux, lui, faisait les autres recherches dans le Sud pour essayer de voir où, comment on pouvait faire pour arriver à nous, à me retrouver donc. Cette brave comtesse que je n'ai pas gardé le nom, on n'a même pas... Mes parents avaient dit, ils s'étaient promis pendant longtemps... Je l'ai toujours entendu dire qu'on essaierait de la revoir et de la localiser pour éventuellement, bon, la remercier de ce qu'elle avait pu faire pour moi. Et alors donc, c'est elle qui écrit naturellement, elle-même, à mon Tiu Edouardo qui est mon oncle Edouardo, qui est à Madrid, calle Juanero numero 14. Vous voyez ça, c'est des trucs qui sont enfoncés dans ma mémoire. Ça c'est des trucs que bon, à Madrid. Et donc, lui automatiquement, il reçoit ce courrier. Donc il sait que je suis vivant, donc, et hébergé. Et alors par l'intermédiaire, je sais pas trop comment ça s'est passé là. Ici, je perds un petit peu le fil. Je sais pas si le père Andrieux a réussi à savoir... parce qu'en principe le courrier n'arrivait pas par le Sud. Il arrivait pas donc. Je sais pas comment il a pu savoir la... J'ai un trou de mémoire, enfin.